

Au-delà du miroir

L'homme fixait du regard cette femme, étudiant chaque trait de son visage, chaque détail de sa tenue, sa posture, son expression... Elle était très pâle malgré l'épaisse couche de fond de teint qui couvrait sa figure. Ses yeux embués de larmes étaient maculés du noir de son mascara, des lignes opaques suivaient la trajectoire de ses pleurs dessinant de sombres sillons le long de ses joues creuses. Des cernes bleutés soulignaient son regard désespérément triste que l'on saisissait difficilement car s'exprimant au travers de minuscules fentes en amande. Son nez rouge de chagrin laissait couler un mucus jusque dans sa bouche ouverte recouvrant déjà ses lèvres pulpeuses, peintes d'un rouge vermillon débordant. Elle reniflait tant et plus essayant vainement d'arrêter ce flot de mucosité encombrant et dégradant. Ses cheveux d'un blond vénitien, encadraient son visage d'une tignasse fortement crêpée qui avait dû quelques heures auparavant ressembler à un chignon. Sa tête dodelinait d'une épaule à l'autre comme trop lourde pour rester droite, comme fatiguée de devoir toujours présenter une belle face d'imposture, comme acceptant enfin de révéler au monde le clown grotesque, avili et méprisable qui l'habitait. La journée s'achevait et la lumière se faisant plus douce, étendait un voile pudique sur ce corps longiligne qui aurait pu encore attirer les regards et faire illusion s'il n'était assis par terre telle une poupée de chiffon, les bras ballants reposant sur des poings fermés en posture d'hominidé. Les jambes repliées en équerre sous ses fesses étaient gainées de fins bas de soie. De longues mailles filées remontaient jusqu'aux cuisses, et une mini-jupe noire à demi - retroussée laissait entrevoir un porte-jarretelles, symbole désuet mais puissant d'une volonté d'attraction sexuelle.

L'homme voulut faire un geste vers ce vêtement trop court révélant un peu trop de la chair et de l'intimité de cette femme, mais il n'y parvint pas. Il releva la tête afin de poursuivre son examen attentif avec plus de facilité, son champ de vision n'étant pas tout à fait dans l'axe d'observation. Il vit un long pied déchaussé, des orteils compressés dans un trou de maille, laissant apparaître des ongles vernis carmin. Tout à côté reposait un escarpin rouge, le talon était cassé et la chaussure ainsi mutilée rappelait la position insolite des membres inférieurs. Le deuxième pied resté chaussé était pris de tressautements, la jambe subitement dystonique ne pouvant réprimer les spasmes qui l'assaillaient. Juste à côté, une main crispée, aux doigts recroquevillés en coquille tremblait tellement que le sang qui s'y déversait en flot continu aspergeait les jambes, maculait la jupe et s'écrasait au sol formant une épaisse flaque brunâtre recouvrant partiellement une lame de rasoir échappée de sa prise. Les deux poignets,

profondément entaillés, montraient de multiples incisions, plus que de simples scarifications, elles témoignaient d'une volonté implacable de réussir le geste fatal qui arrêterait tout.

Le cerveau blessé et confus de la femme l'entraînait vers une rêverie là où des eaux fraîches et paisibles déposent sur les rivages de l'hippocampe les souvenirs de moments heureux. Il n'avait pas besoin de remonter le temps très loin car la matinée avait démarré sur une note très prometteuse. Elle ébaucha comme un sourire à la pensée de ce début de journée, au moment où elle avait reçu le colis commandé de longue date et attendait avec impatience que la maison fut calme, vidée de ses habitants, les uns sur le chemin de l'école, les autres au travail, pour ouvrir le carton d'emballage et découvrir l'objet si féminin de ses désirs. Lorsqu'elle le saisit avec délicatesse et le plaça, sans l'enfiler devant son buste, elle le trouva magnifique et n'eut qu'une hâte : s'habiller, se pomponner, se préparer comme pour un rendez-vous amoureux. Elle monta les marches quatre à quatre et se rendit à l'étage pour se faire couler un bain emportant le petit haut si sexy en soie, brodé de strass pour lequel elle avait définitivement craqué une semaine auparavant en faisant les boutiques de luxe de la rue St Honoré. Il n'y avait pas vraiment sa taille et elle avait exigé quelques retouches et une livraison rapide, prétextant que c'était pour une soirée très spéciale, un spectacle dont elle était la vedette, bref, l'excuse facile dont elle était coutumière lorsque son désir se faisait plus fort que sa raison. Elle avait une jupe courte toute en soie noire qui serait joliment assorti avec ce bustier, ajouté à cela ses escarpins rouges et pour compléter le tout, la petite pochette de soirée. Elle serait parfaite !

Elle s'enferma dans la salle de bain avec son lecteur CD diffusant Norma de Bellini interprétée par Maria Callas. Pendant qu'elle reposait, allongée dans la baignoire, les yeux fermés, elle se laissa transportée par la voix de la cantatrice. Elle savait que c'était toujours à ce moment-là que la transformation se faisait. Elle devenait autre, se sentait enfin libérée des carcans imposés par la société, trouvait enfin sa place et acceptait pleinement celle qu'elle était. Elle sortit du bain, détendue et apaisée, s'enduit le corps de crème hydratante et se baissant au niveau du pare-baignoire, ouvrit la petite trappe permettant l'accès à la tuyauterie et, tâtonnant à l'aveuglette, en extirpa une clé qu'elle mit rapidement au fond de la poche de son peignoir et se rendit au grenier.

Parmi tout le bric-à-brac qui occupait l'espace, à l'abri des regards, derrière une rangée de chaises pliantes, gisait une petite malle dont elle s'empressa d'ouvrir le cadenas à l'aide de la clé. Tout un tas de sous-vêtements tous plus sexy et osés les uns que les autres y étaient rangés : strings, soutien-gorge en dentelle, guêpières, jarretelles, bas de soie, avec et sans couture, ainsi que des vêtements de soirée audacieux et aguicheurs et quelques perruques de couleurs et

longueurs variées venant compléter ses tenues idéales de séductrice... Elle glissa ses mains à l'intérieur de la malle et ôta la planche sur laquelle reposaient tous ces artifices pour faire apparaître le fond garni de paires de chaussures, toutes à talons très hauts, ne se différenciant que par leur couleur. Elle s'empara des escarpins rouges et remplaça la planche au-dessus, puis, opta pour une guêpière à jarretelles, de fins bas noirs, la petite jupe en soie, et la perruque aux cheveux longs de couleur blond-vénitien ; c'était sa préférée elle allait si bien avec le vert de ses yeux !

Elle referma la malle à clé et retourna dans la salle de bain pour se préparer. Le CD diffusait toujours l'opéra romantique, « Al noi volgi il bel sembiante, senza nube e senza vel! » interprétait la diva alors que face au long miroir qui ornait les portes du placard la femme s'habillait avec lenteur, attentive au moindre détail, guettant le moindre faux-pli. Elle trouvait sa poitrine trop plate et emplissait toujours l'espace prévu pour les seins de sa guêpière par des sortes de prothèses qu'elle avait confectionnées elle-même et qui ajoutait tellement à sa féminité... Son image renvoyée par le miroir lui donnant entière satisfaction, elle s'était attelée au maquillage du visage, crème antiride, fond-de teint sublimant le hâle de ses joues, suffisamment épais pour couvrir le moindre petit poil s'ingéniant à percer... Les yeux lui prirent beaucoup de temps, elle voulait quelque chose ressemblant au maquillage utilisé par Barbara, sa chanteuse préférée. Lorsqu'elle fut satisfaite du résultat, elle plaça la perruque sur sa tête et décida d'en faire un chignon, laissant quelques mèches faussement rebelles encadrer son visage. Il ne manquait plus qu'à chausser les escarpins. Elle fit quelques pas comme si elle déambulait sur un podium face à la presse présentant les derniers modèles d'un grand couturier. Elle se trouvait belle, elle avait même du mal à reconnaître la fade personne qu'elle était au quotidien. Il s'agissait bien de cela d'ailleurs ; elle n'était personne dans la vie de tous les jours, alors que là ! Elle offrit un large sourire à son image et dans un élan de liesse exaltante, elle poussa une note lyrique en phase avec la cantatrice et n'entendit pas la porte s'ouvrir. Un jeune homme apparut dans le miroir derrière elle et la regarda avec stupéfaction :

« Qui êtes-vous ? ...Que faites-vous là ? »

Il s'approcha de plus en plus suspicieux :

« Mais c'est toi ! Qu'est-ce que tu fabriques ? qu'est-ce que c'est que cette tenue ?

- Ah Vincent ! mon fils, tu... tu n'as pas cours aujourd'hui ? » demanda timidement la femme en ébauchant un sourire, essayant fort maladroitement d'échapper à la situation.

« Qu'est-ce que tu fais dans cet accoutrement ? Pourquoi toutes ces fanfreluches et ce fard ? »

« Ce n'est rien, c'est juste pour voir...

- Pour voir quoi ? Pour voir si tu ressembles à une poufiasse ? » interrogea-t-il d'un ton railleur

La femme visiblement très gênée et quelque peu honteuse tentait d'échapper au regard de son enfant en s'éloignant des spots lumineux encadrant le miroir et en se réfugiant dans la partie la plus sombre de la pièce.

« Tu te prépares pour une soirée déguisée ? Le thème en est macs et putes en folie ? Si c'est le cas ton costume est réussi ! Tu fais très ... catin ! C'est horrible ! Et j'espère que tu n'avais pas l'intention de sortir comme ça ? J'imagine le voisinage ! Quelle honte ! »

Le ton de sa voix se faisait de plus en plus dur et pressant. Il la bombardait de questions auxquelles elle ne répondait pas. Il s'impatientait et sentit naître en lui une colère qu'il ne pouvait plus contenir. D'un geste rageur, il arrêta la musique et se planta devant cette femme dont il avait eu tant de mal à reconnaître les traits et la regarda fixement, sans rien dire, attendant un mot, un geste qui ne venaient pas...

Il s'approcha de son visage et la secoua avec violence :

« Mais dis quelque chose, enfin ! »

« Regarde-toi, t'as cinquante balais et tu prends ton pied à t'habiller comme une putain, t'es pathétique ! Tu ressembles à rien ! Si, tu ressembles à un travelo ! Mais à un travelo sans classe, vulgaire, nauséabond. Tu me fais honte ! Mais ce n'est pas possible, ce n'est pas toi cette poupée de chiffon ! Toi qui m'as élevé, qui m'a appris à faire du vélo, qui m'a emmené camper, avec qui je fais de la musique ; toi que j'aime et vénère, tu ne peux pas être ce machin hideux que j'ai face à moi ! Dis-moi que je me trompe, que tu me fais une farce, que c'est pour de faux ! Mais réponds bordel de merde !

- Arrête ! Tu me fais mal et ne sois pas si vulgaire !

- Vulgaire ! Moi, vulgaire ! Mais regarde-toi ! Regarde-moi ! C'est qui le plus vulgaire des deux, dis-moi, c'est qui ? »

Tout en l'invectivant, il l'avait prise par les épaules et la serrait de plus en plus fort. La femme ne tint pas le choc et s'écroula à terre, tombant sur les genoux. Elle n'eut que la force de murmurer :

« Mais mon fils, c'est moi ça ! je me sens belle ainsi... c'est moi... je ne veux pas... je ne peux pas Pardon ... » et incapable de fournir une quelconque explication, elle éclata en sanglots. Le fils rouge de colère lui hurla :

« C'est toi ça ? C'est toi ? Mais qu'est-ce que tu veux dire ? Tu vas peut-être faire le tapin pendant qu'on est à l'école, c'est ça ? C'est pour te payer ces fringues de mauvais goût ? De mauvais goût mais chères j'imagine ! C'est de la soie ça ! Et ça aussi, ça, ça ... »

Tout en éructant sa colère il tirait sur le bustier, la jupe, les bas comme pour les arracher de ce corps convulsé par les sanglots et qui murmurait :

« Vincent, arrête ! Je t'en supplie arrête. »

Le jeune homme au lieu de se calmer, laissait aller sa fureur. Elle l'emportait là où il n'aurait jamais dû se rendre, là où les mots blessent, mutilent pour toujours, là où les chemins n'ont pas de retour. Son regard noir, se portait sur la femme à terre avec haine et dégoût. Il se sentait blessé, trompé, trahi par la personne en laquelle il avait le plus confiance, qu'il avait toujours admirée, respectée ! Il était incapable de compassion tant sa douleur et sa rage étaient grandes !

« Tu me fais honte ! Je ne veux plus te voir ! Tu m'entends ! Je te sors de ma vie ! Tu n'existes plus pour moi ! Mon dieu quand cette abjecte imposture se saura ! Je n'ose y penser ! Nous, la petite famille modèle toujours donnée en exemple, enviée, jalouée ! Ça n'est pas possible, ça ne peut pas se terminer comme ça ! De cette façon aussi... glauque, merdique ! Grouille-toi de faire renaître de ce tissu de mensonges une personne décente puis déguerpis, sors de nos vies, c'est ce que tu as de mieux à faire ! »

Il grommela quelques injures et dans un dernier geste de mépris jeta la pochette de maquillage sur cette tête pleine de larmes puis sortit en courant comme pour fuir cette scène surréaliste, insupportable, au sein de laquelle il se trouvait projeté, happé par sa soudaine brutalité et qui lui ôtait toute raison et maîtrise !

La femme tremblait de tous ses membres. Elle parvint à se relever au prix d'un effort considérable y laissant le talon de sa chaussure qui se cassa net lorsqu'elle prit appui en porte à faux sur la partie latérale de son pied gauche. Elle se regarda longuement dans le miroir et vit tout à coup un visage défait, des rides profondes, un teint blafard maculé de blush et de mascara. Elle vit l'imposture, la bouffonnerie, le pathétique. Elle vit le clown triste de Buffet. Elle comprit que durant toutes ces années ces moments de pur bonheur qu'elle offrait à elle-même n'étaient que des leurres, des baudruches qui venaient de lui éclataient en pleine face. Elle ne

pourrait jamais plus s'accorder ces moments de plaisir solitaire. Elle était condamnée à vivre la vie de cette créature insipide qui ne lui correspondait pas, celle que tout le monde voulait qu'elle soit. Elle allait tuer sa famille, être la honte de ses enfants, être considérée comme une pestiférée. Et pourtant elle les aimait tant, pourrait-elle vivre sans eux ? Reconstruire sur des ruines causées par son comportement déviant ? Pour recommencer ailleurs avec les mêmes erreurs ? Car elle savait au fond d'elle-même qu'elle ne pourrait jamais vivre sans ces petits moments volés à la routine, à la petite vie bourgeoise, au petit train-train bien tranquille, à la façade sociale. Elle se sentait emprisonnée à jamais dans tout ça, il fallait sans arrêt prétendre, sourire, être celle qu'elle n'était pas, empêtrée dans un tissu de mensonge... Et pourtant Vincent son fils, Camille sa fille, comme elle les avait désirés, comme elle avait adoré les voir grandir à ses côtés, partager ces moments de confidences et de fou-rires... Ces longues balades à vélo le dimanche... Ces soirées musicales qui se terminaient toujours par des rengaines que l'on chantait à tue-tête. Maintenant non seulement ils allaient la mépriser mais ils allaient également souffrir, renier tous ces bons moments passés ensemble, cette chaleureuse complicité qui les avait toujours unis. Et tout ça à cause d'elle, à cause de ce deuxième moi qu'elle ne pouvait ni gommer, ni ignorer. Elle se sentait soudainement, si lasse, épuisée, comme trouvant tout à coup le chemin trop long. Elle ouvrit le tiroir où étaient entreposées les lames de rasoir qu'elle utilisait pour se raser les jambes, en prit deux et vint se camper devant le miroir mural de façon à bien se regarder en face, comme pour s'installer dans les arènes et assister à la mise à mort du toro. Ce geste, lui semblait-il, redonnerait du panache à son existence, lui rendrait un certain respect. Tout le monde comprendrait enfin... Devait-elle écrire un petit mot ? Mais, il n'y avait rien à expliquer, son geste suffirait. Un seul message lui paraissait important... Elle prit un bâton de rouge à lèvres et écrivit en gros sur la glace « Je vous aime. » Elle ne put retenir ses larmes et dans un sanglot, ajouta : « pardon ».

Alors elle serra avec force une lame et se tailla les veines de la main gauche d'un geste sec. Sa souffrance morale était telle qu'elle ne trouva pas cela très douloureux. La main déjà ensanglantée s'empara de la seconde lame et opéra le même geste sur le poignet droit. Elle regardait le sang couler le long de ses doigts et se dit que c'était d'un bien joli rouge... La tête lui tourna soudainement, elle flageola sur ses jambes et projetée au sol sur le carrelage, elle prit conscience que c'était là, dans cette solitude froide et dure qu'elle allait mourir. Elle désirait maintenant en finir au plus vite et usa de ses dernières forces pour taillader, couper, mutiler encore et encore la peau, la chair et les veines de ses poignets. Le miroir perfide lui révélait désormais l'image d'un corps agonisant qu'elle ne pouvait plus supporter.

L'homme fixa du regard cette femme, étudiant chaque trait de son visage, chaque détail de sa tenue, sa posture, son expression... Elle était très pâle malgré la couche épaisse de fond de teint qui couvrait son visage. Ses yeux embués de larmes étaient maculés du noir de son mascara... Il voulut faire un geste vers ce vêtement trop court révélant un peu trop de chair et surtout cet entre-jambe qui n'avait rien de féminin. Ce sexe masculin qui lui avait donné deux beaux enfants mais qui l'avait tant fait souffrir. Il ne pouvait plus se penser homme, se voir homme. Il voulait chasser de son esprit cet homme qui la regardait dans ce miroir et laisser enfin naître dans un dernier soupir la femme qui l'habitait depuis toujours.

Elle entendit les derniers mots de son fils résonner dans sa tête « fiote, pédé ». Elle entendit la voix de son épouse lui murmurer des mots tendres, elle vit sa fille lui sourire et s'éteignit.

Des pas précipités résonnèrent dans l'escalier. La porte s'ouvrit et Vincent entra, il lut le mot sur le miroir puis vit son père recroquevillé sur lui-même gisant dans son sang il cria « Non, papa ! Pardon Papa ! Papa, revient ! » Il le secouait à nouveau pour le ramener à la vie, lui caressait le visage, l'étreignait avec force. La perruque tomba sur le carrelage dévoilant un crâne à demi-chauve. Le visage de Vincent, baigné de larmes embrassa ce front dégarni et avec toute la délicatesse que l'on voue à l'être aimé, replaça avec d'innombrables précautions la perruque sur la tête de son père.